



Pédagogie entre autres

Journal du syndicat des professeurs du Cégep du Vieux Montréal

Numéro spécial : 40^e anniversaire du collège

Volume 16, no 5 / 12 novembre 2008

Bon anniversaire, mon cher cégep!

Le Cégep du Vieux Montréal a 40 ans cette année. Que d'événements sont survenus, marquant la vie de tous ceux et celles qui ont travaillé ou étudié au collège depuis la première rentrée en 1968! Que de changements, également, depuis les débuts!

Pensons entre autres aux nombreuses réformes, aux fréquentes remises en question de l'existence des cégeps et de son réseau, aux multiples grèves et autres luttes syndicales des employés et des étudiants. Rappelons-nous, aussi, la création (et parfois, la disparition) de départements, ou encore, la mise sur pied de services aux étudiants comme le Bar, le Saide, le Canif et le Caf.

Pensons aux déménagements d'un immeuble à l'autre qui marquèrent les premières années, aux classes à aires ouvertes et enfumées des débuts, puis aux interminables chantiers qui ont transformé un à un les nombreux étages de notre pavillon principal.

Rappelons-nous également les changements parfois difficiles à la direction quand il a fallu, notamment, forcer une démission et vivre temporairement sous tutelle.

N'oublions pas non plus la vie culturelle, si importante au Vieux Montréal; toutes les soirées, pièces de théâtre, publications et expositions mémorables qui ont permis de faire connaître à la communauté les nombreux talents des étudiants et des professeurs.

Et il y a aussi, bien sûr, la vie en elle-même qui, depuis 40 ans, s'est transformée à tant de points de vue. À travers tous les bouleversements, les cégeps sont restés, sachant toujours s'ajuster et s'adapter. Mais après tout, en offrant une formation citoyenne accessible et de qualité, n'ont-ils pas été eux-mêmes l'un des importants moteurs de l'évolution sociale?

Oui, en quarante ans, le monde a changé et le Cégep du Vieux Montréal aussi. Qui aurait pensé, au moment où le palmarès de *L'Actualité* le classait bon dernier – et non, ce n'était pas pour suivre l'ordre alphabétique! –, que nous allions devenir un cégep de premier tour, presque aussi populaire auprès des parents que des étudiants?

Vous trouverez, dans ce numéro qui souligne les 40 ans du Vieux Montréal, des témoignages rafraîchissants, amusants et parfois émouvants de collègues sur leur vie au cégep, comme étudiants et comme professeurs, des histoires qui nous renvoient à la nôtre et à la grande histoire du collège. De plus, en rappel, vous pourrez lire ou relire deux capsules historiques particulièrement intéressantes, publiées il y a deux ans dans notre bulletin; elles nous racontent des moments pour le moins « étonnants » dans l'existence de notre cégep.



Sommaire

Les textes de...

Geneviève Villemure.....	p.2
Luc Bédard.....	p.3
Suzanne Beauchemin.....	p.4
Suzanne Pitre.....	p.5
Micheline Greffe.....	p.7
Yves de Repentigny.....	p.8

Capsules historiques.....p.10

Souvenir d'une fille de prof

J'ai une journée pédagogique. Papa m'amène au cégep avec lui, aujourd'hui. Il donne un cours ce matin, mais je suis assez grande maintenant : je ne suis plus obligée de rester dans le fond de sa classe. Il m'installera dans un local vide pour que je puisse m'y amuser pendant qu'il enseignera. J'ai hâte. Je vais pouvoir remplir le grand tableau. Et pour écrire tout en haut, je vais grimper sur le bureau du professeur. Je vais tout replacer après. Quand on me surprendra, je répondrai que je suis la fille de Gilles et ce sera correct. Je suis grande, j'ai 8 ans. Et j'ai bon espoir qu'aujourd'hui ça va marcher : si je prends un meilleur élan que la dernière fois, je vais peut-être réussir à faire le tour du hublot sans tomber.

On arrive bientôt. Le pont Jacques-Cartier, la rue Ontario. Papa répète encore que la voiture va au cégep toute seule tellement elle est habituée! On entre par le stationnement et le gardien nous fait signe de passer. Ça doit être plate d'être assis dans la petite cabane vitrée toute la journée. Bientôt, ils vont changer le système parce que des profs trichent en se prêtant la même carte pour stationner leur auto.

On monte. Papa va trop vite et je ne veux pas le perdre, alors je cours dans ses jambes. J'aime beaucoup les escaliers mobiles. Papa connaît plein de monde et les salue quand on les croise. Au département, la secrétaire me reconnaît et me fait des compliments. Il fait sombre. C'est à cause des paravents, je crois. Ils sont partout! On est comme dans un labyrinthe orange. C'est étroit, ça part dans tous les sens et ça m'étourdit, mais papa connaît le chemin. Il ouvre des portes et encore des portes avec son gros trousseau de clés. Il les égare souvent, ses clés. Aux toilettes, surtout.

Il y a mille corridors au cégep. Et soudainement, à l'angle d'un mur de tissu, apparaît un hublot ou un photocopieur. Il faut justement faire des photocopies avant le début du cours, mais ça prend la cartouche qui compte les feuilles. Je me demande qui surveille ça... Est-ce qu'ils

donnent des amendes ? Et comment ils font quand on arrive au bout de la roulette de chiffres?

Une collègue de papa arrive. « Bonjour Lucie! Oui, oui, c'est Geneviève. C'est vrai qu'elle a beaucoup grandi. Elle tient ça de son père. Ah! Ah! Ah! Dîner au restaurant? Non, non, merci. Nous, on va à la cafétéria. » La cafétéria! L'ultime récompense! C'est là que notre escapade va se terminer. On mangera ensemble, juste nous deux. Papa prend toujours le poisson, mais, il me l'a promis, j'aurai le droit de prendre ce que je voudrai. Pourvu qu'il y ait du gâteau au chocolat...

La journée de congé s'achève, mais je sais que je reviendrai bientôt. Papa m'amène souvent. Et de toute façon, quand je serai vieille, je ferai comme lui, prof au Vieux! Je pourrai écrire au tableau tant que je voudrai et je mangerai ici tous les jours.

Merci pour la belle journée avec toi, papa.
Merci pour ma vie dans tes pas.

Geneviève Villemure
Élevée au Département d'histoire
et domiciliée, depuis 1995,
au Département de français



Gilles et Geneviève Villemure

Le cégep, c'est moi

Si, si. Pas de blague. Je suis une pure créature des cégeps. Jean-Paul Sartre a bien dit, ou laissé entendre, ou écrit, je ne sais plus, que l'être n'existe pas en soi, qu'il se fait à mesure. Les cégeps m'ont fait.

Pour comprendre cette histoire d'amour-amour entre les cégeps et moi, il faut, hélas, que je parle encore un peu de moi et de mon passé. Né sous la chape de plomb duplessiste, je n'étais pas destiné à de longues études. Mes parents cumulaient à eux deux neuf années de scolarité, et la stratification sociale était telle qu'on ne pouvait guère s'en sortir qu'en faisant des études, ce que l'on ne pouvait faire qu'une fois qu'on s'en était sorti. Et la roue des générations de tourner ainsi pour le plus grand plaisir de ceux – vous me permettez de ne pas féminiser – qui possédaient richesse, et donc pouvoir, et donc savoir. Si le Québec était né pour un grand pain, on s'était, en tout cas, bien gardé de le lui dire sur les bancs d'école où on ne l'avait pas invité.

Les filles? Il y avait des écoles, on n'était quand même pas sous les talibans. « Ménagères », qu'elles s'appelaient, si tu venais de la classe pauvre. On t'y apprenait à concocter de délicieux petits gâteaux économiques, à tenir un modeste budget familial, et, en général, à torcher enfants et mari. T'étais fille de riche? Couvents, collègues et autres Brébeuf de filles s'ouvraient à toi. On y dispensait une éducation dont je ne peux vous parler, car mes sœurs ne m'en ont pas parlé, car elles n'y ont pas eu accès. Elles ont tourné autour des sardinières, et un jour furent dedans, les sardinières du poème de Prévert remplacées dans mon Trois-Rivières natal par des shops

de textile aux noms évoquant la rare mais omnipotente présence de la bourgeoisie anglo en Mauricie.



Les gars? Les plus chanceux ou obstinés se rendaient jusqu'à l'« école technique ». J'avais un cousin qui en avait tâté et y avait même diplômé, ce qui lui valait une vénération sans partage de la part de la famille. Mais je n'avais aucune aptitude pour quelque technologie que ce soit. J'aurais été bon pour le séminaire, voie royale vers l'université qui instruisait et enrichissait, si, à défaut d'argent, j'avais eu du curé en moi. Mais une adolescence déferlante entreprit de faire sortir de moi, et par tous les pores, le peu de Dieu qui aurait pu y trouver refuge. Il restait donc l'usine, la sardinière qui avait courbé le dos de mon père jusqu'à en faire un infirme.

Je me préparais à y ramper quand apparurent les cégeps. S'ouvrirent devant un Québec interdit de stupeur les portes du paradis. Un paradis terrestre et, de surcroît, public. Vêtu de mon sage blazer bleu, j'y acquis les seules bonnes manières que je connais : comment tutoyer son prof, empester l'alcool, harceler les filles, écouter de la musique heavy au tapis. Puceau comme pas un, j'y suivis un cours de philo de la sexualité que l'on

raya après mon passage, allez savoir pourquoi. Peu développé, je m'inscrivis à un cours de développement. Et de français. Et de philo. Et de badminton. Et de socio. Alouette.

J'ai tellement aimé ça qu'après l'intermède universitaire, j'ai décidé d'en reprendre pour trente-cinq ans. J'en ai près de vingt-huit de faits, l'âge de la plus jeune prof chez nous. J'ai peur de mourir. Tous les soirs. Et tous les soirs, je me couche le soir avec la peur de mourir dans un cauchemar, devant moi défile ma vie de prof : les machines à écrire à boule et papier jaune pour corriger les fautes; mon premier Mac avec un écran de neuf pouces et un disque dur d'un meg, yeah; les classes pleines de cendriers pleins de cigarettes et de gommes balounes, et les salles de cours vides de toute sonnerie de cellulaires qui ne savaient même pas qu'ils existeraient un jour; les sous-vêtements qui se portaient dessous; les acétates avec les crayons effaçables qui ne s'effaçaient jamais, car j'achetais toujours les permanents plutôt que les précaires en croyant faire l'inverse ou vice-versa; les films 16 mm dont le ruban rappelait les cerfs-volants de Charlie Brown; la réforme Robillard, la réforme Garon, et toutes les réformes qui heureusement ne virent jamais le jour; la loi 111, la loi 43, et toutes les autres qui n'en finissent plus de ne pas avoir notre peau; les plans de cours d'avant les compétences, d'avant même les objectifs et standards, les plans de cours du temps où l'on définissait les cours par leur contenu, un temps fou braque.

Luc Bédard
Département de psychologie
préuniversitaire

Automne 1968 ! J'ai 17 ans...



...et je me prépare à faire mon inscription au cégep.

Dans mon souvenir, cette opération baigne dans un brouillard assez épais, puisque personne ou presque ne semble vraiment au courant de la façon de procéder. Rendez-vous compte : un nouvel ordre d'enseignement totalement innovateur s'organise rapidement et, ma foi, très efficacement. Pour ma part, je ne sais pas trop où je m'en vais ni pourquoi j'y vais; on ne peut certes parler ici d'un projet d'études sérieusement planifié mais d'un très fort courant porteur, ça oui! Et le courant me portera vers le cégep de Rosemont.

Je suis donc, après mes quatre années de secondaire hyper encadrées — jupe grise-filles seulement — catholiques-blanches —, dans une école du quartier Maisonneuve qui accueille des élèves issus d'horizons scolaires différents. Un souvenir prenant : les effluves quotidiens de la régisse noire qu'exhale l'usine, voisine de l'école.

Cette école, au destin éphémère puisque disparue l'année suivante, a l'ambition d'offrir une année préparatoire au collégial : programme flou, profs sur le point de basculer dans un autre univers, élèves allumés pour ne pas dire en incandescence et, bien sûr, tout cela dans l'air ambiant de 68.

AH! Les nobles idéaux de 68! Je me rappelle une revendication, soutenue par de vigoureuses manifs très locales, qui a particulièrement enfiévré notre école : les gars réclamaient *que les filles soient distribuées plus équitablement dans les classes...* On peut voir que les filles n'avaient pas encore développé leur propre plate-forme de revendications comme on dit; cela viendrait, cela viendrait! Cette anecdote rappelle le fait que nous n'étions, nous les filles, que peu nombreuses à accéder à l'enseignement postsecondaire : de ma classe de 11^e année, seules quatre filles s'y retrouvaient, les autres s'inscrivant dans des écoles de secrétariat ou se faufilant sur le marché du travail sans autre formation. Je peux dire que j'ai vraiment assisté à l'arrivée progressive des filles au collégial en tant qu'étudiante d'abord, puis en tant que prof par la suite : ainsi, lors de mon embauche au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu, en 1976, j'étais la troisième femme sur treize profs au département de français! À mon sens, l'accès des filles aux études supérieures (condition de l'accès au travail et à l'autonomie financière : notre vieux credo un peu malmené par les nouvelles générations de filles, mais c'est une autre histoire...) constitue le changement le plus notable et le plus fort dans notre paysage social des 40 dernières années.

Arrive donc, au printemps 69, le moment de l'inscription au cégep

de Rosemont qui demeure encore, mais pour peu de temps, la réputée École normale Cardinal-Léger gérée par les sœurs de Sainte-Anne. Les couloirs, impeccablement cirés, reluisent; de grasses plantes en pot y forment une verte haie; de grands tableaux d'inspiration religieuse tapissent les murs; du réfectoire émanent de bonnes odeurs de cuisine de couvent. Tout est calme, on parle à voix basse et ça sent la propreté cléricale! Un été passe, arrive septembre et débarque la horde!

Un tout nouveau mode de vie s'impose rapidement : des cendriers au design prévu pour déborder; les odeurs de café étudiant ont remplacé celles du réfectoire; seuls de grands rectangles blanc pâle décorent les murs; les plantes ont disparu et le silence aussi...

Mais nous, on est là! Et on meuble!

Tenez, un détail : les étudiants les plus impliqués dans les événements de 68, mis à la porte des cégeps, ne seront acceptés à l'automne 69 qu'au cégep de Jonquière et... de Rosemont!!! Je ne décris pas la faune inspirée que constituaient mes camarades de classe!

J'ai donc fait mon éducation politique en accéléré cet automne-là. Je ne me souviens pas de grand-chose sinon de mon état d'absorption totale : de mots, d'idées, de bruit, d'odeurs. J'ai lu, écouté, regardé, discuté, peu dormi et vieilli. Tout cela s'est soldé par mon éviction du collège avec refus de me réadmettre avant septembre suivant... Cataclysme!

Si cette première session a été calamiteuse sur le plan de la réussite, elle a été, par contre, fondatrice sur tous les autres. Cet

échec spectaculaire, sanctionné par un renvoi, a eu l'effet d'un électrochoc salutaire sur la fille que j'étais pour qui la réussite scolaire était un mode de vie. C'est à partir de cet événement-clé que j'ai pris des décisions un peu rationalisées et faites des choix qui ont coloré ma vie par la suite, notamment la décision d'étudier coûte que coûte.

Le collègue, après une session de *pénitence*, a finalement accepté de me réadmettre sous une tonne de conditions. Je n'ai plus jamais décroché... à tel point que je suis encore là!

Finalement, vint 1970 et ça, c'est aussi une tout autre histoire!

Suzanne Beauchemin **Département de français**

Photo de Marc Tardif (qui étudiant à l'époque au Département de photographie)



Suzanne Pitre, Design d'intérieur
Photo : François Gagné, étudiant au Département de photographie

Les cégeps ont 40 ans!

Quand je suis arrivée au Cégep du Vieux Montréal en 1975, je faisais partie de la huitième cohorte!

C'est là que j'amorce ma longue histoire avec le cégep du Vieux Montréal, j'y ai vécu mon pré universitaire en arts plastiques et mon « post universitaire » en aménagement d'intérieurs cinq ans après. J'ai pris une pause de treize ans et me revoilà au cégep à titre d'enseignante, deux de mes enseignantes de jadis sont devenues mes collègues.

Je me remémore mon arrivée au cégep en 1975, j'arrivais de la Rive-Sud, tous mes amis s'en allaient à « Édouard », tandis que moi, j'avais choisi de m'en aller à Montréal, la grosse ville! Pas toujours évident, dès la rentrée, on déclenche une grève générale à la STCUM, pas de métro pas d'autobus, rien! Tout le monde faisait du pouce, dans ce temps-là c'était juste un moyen de transport...

C'était effervescent à Montréal en 1975, il y avait des chantiers partout, à commencer par notre propre cégep, le chantier de l'UQAM commençait rue Saint-Denis, j'ai tout juste eu le temps de voir l'église St-Jacques, elle a été démolie, seul son clocher a été préservé et intégré à la nouvelle construction.

À l'époque, le cégep du Vieux Montréal était réparti en plusieurs pavillons, mes cours étaient au pavillon Athanase-David, rue Saint-Denis, c'était l'ancien Institut des Arts Appliqués, devenu l'actuel pavillon de musique de l'UQAM.

J'avais mes cours de français et philo au pavillon Marie-Victorin, rue Sherbrooke en haut de la côte. C'était l'ancien Collège Mont Saint-Louis, maintenant transformé en condos...

Les horaires n'ont pas changé, nous n'avions pas plus de cinq minutes entre les cours, il fallait courir d'un pavillon à l'autre, l'hiver c'était du sport!

Les étudiants étaient identifiés à leur pavillon, nous d'Athanase, faisons bande à part, nous ne fréquentions pas du tout ceux du Siège social (appelé simplement « siège ») ni ceux de Marie-Vic... Chaque pavillon avait son identité et sa personnalité, ils avaient tous une cafétéria, un café étudiant, une radio étudiante. Le point commun : « Le Bonjour », il était publié tous les jours, c'était le seul moyen d'informer tout le monde.

Dans ce temps-là, les communications étaient différentes, juste à imaginer un monde sans ordinateurs, sans Internet, sans cellulaires, les plus innovateurs avaient un répondeur téléphonique, je tombais là-dessus, je raccrochais tout de suite! Il ne fallait pas non plus se fier à la télévision, les émissions en couleur commençaient à peine et nous étions encore très loin des nouvelles en continu!

Mes contacts avec les étudiants des autres pavillons se limitaient aux cours de formation générale. Nous avions quatre cours de français, quatre cours de philo, deux cours complémentaires et supposés avoir 4 cours d'éducation physique, cependant, nous, du pavillon Athanase, étions exemptés automatiquement des cours d'éduc, pas de places pour nous!

Le plus grand des pavillons était Marie-Vic, il y avait la bibliothèque, les grandes salles de classes de français et de philo. Mon cours de français était au cinquième, j'aimais bien ce cours de roman, le seul ennui c'est que le prof fumait toujours, parfois la cendre était longue et elle tombait directement sur ton travail! Mon cours de philo était sans doute au cinquième aussi, c'était un des quatre cours portant sur la philo des religions, du moins, cela a été le sujet de toute la session, notre prof originaire du Liban, nous expliquait ce qui se passait au Liban, c'était fascinant! Mon deuxième cours de philo m'a permis de découvrir Jean Baudrillard et... Freddy Mercury, du groupe Queen, leur disque était en tête de tous les palmarès et on annonçait leur visite à Montréal l'été prochain. Nous avions aussi échangé sur la venue prochaine des olympiques à Montréal.

Marie-Vic était un vieux pavillon, pourtant, il avait une âme. Les planchers de bois craquaient, les portes ne fermaient pas juste, parfois, la poignée de porte tombait par terre. Nous avions des fenêtres, nous pouvions voir ce qui se passait rue Sherbrooke cela avec des courants d'air en prime.

Toutefois, les fenêtres du pavillon Athanase-David étaient imbattables, si grandes, nous pouvions nous asseoir sur le large rebord, observer les « robineux » chantant des airs d'opéra, dire que j'avais peur d'eux...

Après un premier long congé, j'entame ma session d'hiver 1976, l'impression que j'en ai gardé est celle-ci, tout était en grève, les écoles, les hôpitaux, l'UQAM, encore le métro, le chantier olympique, et j'en passe. Les profs du cégep étaient en grève, parfois, nous ne savions jamais quand, ce n'était pas annoncé à l'avance, nous ne savions pas si nous allions avoir des cours ou pas. Que faire de ces grandes journées? Pas de transport pour retourner à la maison, j'attendais mon père qui finissait à 17 :00. Il fallait bien s'occuper, il y avait le restaurant Select rue Sainte-Catherine, il annonçait son deuxième café gratuit! Nous entrions à quinze ou vingt, on buvait le premier café, commandait le deuxième et on le laissait là pour le deuxième groupe, l'astuce n'a pas duré. Dès le

lendemain, ils ont enlevé l'affiche, fini le deuxième café gratuit...

Bref, la première année finit par finir, la page était tournée, cap sur le nouveau cégep rue Ontario...

La rentrée automne 1976, moment historique dans l'histoire récente du cégep du Vieux Montréal... pour ma part, cela a été assez troublant. On passait de notre bâtiment historique où tout le monde se connaissait de vue, à une grosse boîte anonyme sans fenêtres où s'activait des milliers de personnes. J'avais encore des cours ailleurs, des cours de dessin et de sculpture, communément appelé pictural et spatial, sur la rue Roy ou avenue des Pins. Des bâtiments loués sans doute, en attendant que nos ateliers soient prêts, le seul souvenir que j'en ai gardé c'est qu'il y faisait si froid qu'on gelait des mains, on les passait en dessous de l'eau chaude, trop difficile de dessiner avec des mitaines!

Difficile de s'orienter dans le nouveau collège, nous n'arrivions plus à retrouver nos amis, nous n'avions aucun repère. J'avais des cours au sous-sol, le premier ou le deuxième, peu importe, c'était en dessous du niveau de la rue!

Je suis allée de surprise en surprise, premièrement, nous n'avions pas de murs... des panneaux acoustiques rouge ou orange montés sur des poteaux bruns, cela apportait de la flexibilité, la classe pouvait s'agrandir ou rapetisser. L'avantage, tu pouvais suivre deux cours en même temps, échanger des papiers avec un ami de l'autre côté, par-dessus ou dessous selon l'inspiration!

Tous les planchers étaient revêtus de beaux tapis « ozite » vert-brun. Le motif créé par les brûlures de cigarettes était assez singulier. Il faut se rappeler qu'à l'époque tout le monde fumait encore et partout. J'avais deux cendriers portatifs, dont un avait le fond en poche de sable exprès pour les tables à dessin!

Le café étudiant, fait de panneaux jaunes, était au deuxième, le problème c'est qu'il y avait du monde de partout, difficile de s'intégrer... Ma solution, trouver un coin et me partir un gros macramé, facile de s'accrocher à un poteau pour commencer, au moins cela faisait un port d'attache. Nous nous retrouvions, quelques illuminés, essayant de nouveaux nœuds, échangeant sur tout et sur rien.

Terminé l'exemption automatique en éducation physique, nous avions maintenant un gymnase! Nous étions habillés et blanchis, merveilleux, tu avais juste à te présenter à un comptoir avec ta carte étudiante et on

te fournissait un chandail, un short rouge, des beaux bas blancs et une serviette pour ta douche! J'avais pris l'habitude de prendre ma douche au cégep, sur l'heure du dîner, je pouvais dormir un peu plus tard le matin, quand j'avais le temps, j'allais prendre un bon sauna. Il fallait être vigilant, il pouvait arriver que les gars surgissent dans le sauna des filles!

Ce qui me plaisait aussi, ce sont les frites sauce de la cafétéria du onzième étage, quelle vue magnifique, rendue à ce niveau, j'en profitais pour aller faire un tour dans les serres placées sur le toit. J'avais un ami qui y faisait pousser des fleurs, il y avait aussi des ruches, imaginez, le cégep produisant son propre miel! J'obtins mon DEC en 1977, mes deux années ont été diamétralement opposées, rentrée rue Saint-Denis, sortie rue Ontario!

Après avoir été à l'UQAM, à me dépêtrer avec une université paralysée par une longue grève, j'ai décidé de revenir au cégep en 1980 pour effectuer une technique en aménagement d'intérieur.

L'onde de choc du déménagement quatre ans plus tôt semblait loin derrière, tout était sous un même toit, cependant, les classes à panneaux étaient toujours là et les tapis aussi.

Mon deuxième diplôme en poche, j'ai pratiqué mon métier pendant 13 ans avant d'effectuer un troisième

retour au cégep, cette fois-ci à titre d'enseignante en design intérieur. J'ai eu des difficultés à me reconnaître, on avait construit des murs, mis des portes, enlevé les tapis brûlés, même l'entrée principale n'était plus à la même place!

J'ai dû mettre un an avant d'être capable de m'orienter, la cafétéria des profs, grande, éclairée, rien n'avait avec ce qu'il y avait avant, un local fermé en arrière des cuisines !

J'y ai revu quelques enseignants que j'avais eus dans les années '70 des profs de philo marquants, pour les bonnes raisons!

Voilà, en cet automne 2008, je suis encore là, je suis ravie de croiser des gens qui étaient là en 1975. À chaque jour, tous et chacun, contribuons à écrire l'histoire du cégep du Vieux Montréal, en ce qui me concerne, j'ai été privilégiée d'y avoir été formée comme élève et comme une personne...

Salut Vieux, bon 40^{ième}, longue vie au cégep qui ne fait pas ses 40 ans!

Suzanne Pitre
Département de design de présentation



Notre collègue Micheline Greffe lors d'un piquetage devant le Cégep de Saint-Jean

« J'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle. » (Air connu)

En 1968, j'achevais un secondaire compliqué par l'arrivée des cégeps. À l'époque, le cours classique, pour ainsi dire la seule ouverture vers les études supérieures, ayant échappé à mes sœurs pour cause économique, celles-ci s'étaient orientées vers le marché du travail. C'était le lot de la plupart des jeunes Québécois d'avant les cégeps. Cadette de la famille, j'ai eu, en somme, plus de chance : j'ai pris le train des cégeps au moment où il entamait son voyage inaugural... et je n'en suis pas encore descendue.

Pour bon nombre des jeunes de ma génération, l'avènement des collèges d'enseignement général et professionnel nous offrait le monde.

La popularité immédiate des cégeps créa à leur entrée un formidable embouteillage. Durant les années d'implantation, du flottement, un heureux désordre. Les plus vieux se souviendront de l'antichambre de la « 12^e année », appelée parfois « CPES ». Certains impatientes se rendaient directement au collège et nous faisaient la nique en nous assurant que nous perdions notre temps, que « c'était donc mieux au cégep ». Des années plus tard, dans l'échelle salariale, les tortues prendraient définitivement les devants sur les lièvres, la fameuse 12^e année se changeant en espèces sonnantes et trébuchantes. Mais cela, c'est une autre histoire.

Pour ma part, quelques détours plus tard, j'arrivai au cégep Bois-

de-Boulogne où je passai trois années dont je sortis un peu éberluée, mais tout de même moins ignorante qu'à mon entrée. L'université acheva de me déniaiser, et mon diplôme de linguistique en poche, je songeai une fois pour toutes à prendre ma place au soleil. Laquelle? Je ne le savais pas. En fait, je ne l'ai jamais su clairement, mais la vie a décidé pour moi. Et pas mal, somme toute!

Après quelques mois de chômage, j'entrai dans le monde de l'enseignement par la petite porte : la suppléance à la CECM. J'avais de grands idéaux, un peu de cynisme devant les « vieux », beaucoup d'énergie, car à 25 ans, tout nous est permis, y compris et surtout l'arrogance. Je découvris le métier, et forte de cette mince mais intense expérience, un peu par goût, un peu par dépit, je cherchais désormais du travail dans le milieu de l'éducation.

En janvier 1978, je faisais mon entrée par une porte entrebâillée au cégep Saint-Jean-sur-Richelieu. Ah! Saint-Jean (hein, Suzanne!), que de souvenirs! Un cégep « de province » pour une Montréalaise pure laine, l'autoroute quotidienne aux abords de laquelle jaunissent les champs de maïs jusqu'aux premières gelées, les tempêtes et l'inquiétude du retour à la maison... Mais surtout, un milieu de travail incomparable : des collègues, dont un grand nombre de ma génération, des cours passionnants à donner qui me montrent que mon baccalauréat n'est que l'ombre de tout ce que la profession m'apprendra. J'ai acquis au cégep de Saint-Jean ce qu'on pourrait appeler une « culture d'entreprise » dont je n'ai jamais eu à rougir par la suite en dépit des attaques dont la

profession fut souvent la cible à l'occasion de rudes négos. Ce milieu-là ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu du monde du travail. Ce que j'ai appris, entre autres, c'est le sens du mot « collégialité », véritable découverte pour quelqu'un d'aussi individualiste que moi. Le cégep, c'était avant tout un mélange à ma mesure : beaucoup de liberté, mais des responsabilités importantes, la possibilité de participer à une foule d'activités tant professionnelles qu'amicales, des belles vacances (eh! oui, on ne crache pas dessus), des moments de fébrilité, des discussions parfois véhémentes (en département ou en assemblées syndicales, on se crêpe le chignon autour de grandes causes ou pour des peccadilles), souvent passionnantes. Au cégep, on ne s'ennuie jamais. Et au fond, c'est ce qui a fait mon sel durant toutes ces années.

En 1981, hyper chanceuse, j'avais obtenu ma permanence en même temps que ma mise en disponibilité (la convention signée cette année-là allait abolir cette « incongruité »). Bref, je l'échappais belle en ce qui concerne ma sécurité d'emploi, mais désormais, chaque printemps allait confirmer ce statut précaire, et chaque mois de juin ramènerait dans ma boîte aux lettres l'inquiétante (partira, partira pas?) liste des charges et postes disponibles dans le réseau. Pendant neuf ans, il n'y eut jamais rien pour moi, et je poursuivis ainsi ma carrière à Saint-Jean « sur des charges de cours » qui, toujours, se libéraient très opportunément, mais hélas, souvent à la veille de la rentrée. J'en étais venue à oublier mon statut jusqu'à ce qu'un poste se libère ici, au Vieux, dans le

brouhaha de la rentrée d'août 1990.

Dix-huit ans ont passé depuis cette arrivée aussi inopinée que bouleversante. Bouleversante, car bien que je sois toujours restée Montréalaise-à-deux-pas-du-cégep-du-Vieux-Montréal, en quittant Saint-Jean, je perdais mon cher milieu de travail, mes collègues, mes assises, mes affections, mes repères. Et soyons honnête, comme lieu physique, le Vieux Montréal, pour moi, ne pouvait rivaliser avec l'ancien séminaire entouré de grands espaces verdoyants qui sentent la campagne. J'eus bien à dire et à redire (premier choc : les escaliers mobiles!), la transplantation fut difficile, mais le terreau était bon : de nouvelles racines ont fait leur chemin dans le sol pentu de la côte Sanguinet.

Autre milieu, autres façons de travailler, mais des collègues tout aussi intéressants, une atmosphère des plus stimulantes... Des petites transformations aux grandes réformes, le cégep a changé, mais il reste à mon cœur la même aventure passionnante que j'ai entreprise en 1970. Aucune université, aucun autre milieu de travail n'aurait pu me donner ce qu'ai appris ici, y compris à devenir une meilleure personne. Aujourd'hui, au terme de cette carrière amorcée dans le flou et le doute, je me dis qu'en laissant mon intuition me guider ainsi dans cette profession, je ne me suis pas trompée : j'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle.

Micheline Greffe
Département de français

Un Campvallensien au Vieux...



Notre ornithologue de Valleyfield, Yves de Repentigny, au moment de son engagement au Département des sciences de la nature en 1998

« **Pourquoi désirez-vous enseigner au Cégep du Vieux Montréal?** » Telle fut la question assassine que me posa Lucie Rhéaume lors de mon passage devant le comité de sélection, il y a un peu plus de 10 ans. Que répondre à cela quand on a envoyé des curriculum vitae dans tous les collèges de la province? J'affirmai à Lucie que je n'avais aucun préjugé, dans un sens ou dans l'autre, à l'égard du CVM.

Je disais la vérité : je n'avais jamais entendu parler de la fameuse réputation du Vieux. J'avais fait mes études collégiales dans un cégep de région où la vie ressemblait à un long fleuve tranquille – l'association étudiante locale n'existait même plus! –, alors l'écho des fameuses grèves des années 70 et les rumeurs à propos de la consommation de substances à l'odeur bizarre n'étaient jamais parvenus à mes

oreilles. J'étais donc prêt à découvrir mon nouveau milieu de travail sans idées préconçues.

Je découvris assez rapidement que, contrairement à là d'où je venais, on avait parfois droit à un peu d'action. Je me souviens parfaitement que, à ma première session à temps plein au Collège, nous avons dû évacuer la bâtisse en vitesse en raison de la présence d'un colis suspect dans des toilettes. On finit par s'apercevoir qu'il ne s'agissait que de vulgaire ferraille. Entre-temps, j'avais eu le loisir d'apprendre que les bistrotts du Quartier latin offraient d'excellentes façons de passer le temps en attendant la réouverture du cégep!

Je compris aussi que, si nos étudiants faisaient la grève un peu plus souvent que la moyenne des ours, c'était en raison de leur plus grand degré de politisation et d'engagement. Oui, nos étudiants s'engagent beaucoup, et ce, dans toutes sortes de projets touchant bien des domaines. Cette effervescence contribue certainement, de concert avec la grande tolérance dont font preuve entre eux des jeunes issus de milieux et de tendances sociales différents (la présence d'un grand nombre de programmes n'étant sûrement pas étrangère à cet état de fait), à donner une âme et de la chaleur à cette espèce de centre commercial raté qui nous sert de collège.

Les années passant, je constatai en outre à quel point le personnel du CVM aime son institution. Il s'y implique d'ailleurs à fond dans un esprit de concertation transcendant les catégories d'emploi. Cela donne lieu à de bien beaux moments de solidarité – on peut, entre autres choses, penser à la participation de bien des employés du cégep à l'opération Nez rouge –, mais, parfois, également, à des situations un peu surréalistes. Ainsi, au cours d'une grève de l'AGECVM pendant laquelle le collège a été fermé, des profs et des membres de la direction ont dû se mettre ensemble pour convaincre des étudiants qu'il était impossible d'entrer de force!

Avec le recul, je me rends compte que j'aurais pu répondre ainsi à la fameuse question de Lucie : je désire enseigner au Cégep du Vieux Montréal parce que je sais que je vais en tomber éperdument amoureux.

Bon anniversaire, CVM!

Yves de Repentigny
Département des sciences de la nature

Un mur de soutènement insoutenable

Au cours de son histoire, peu de tempêtes de neige ont réussi à « fermer » le Cégep du Vieux-Montréal. Bien sûr, il y a eu le verglas, mais, de façon générale, beau temps, mauvais temps, le cégep garde ses portes ouvertes. En février 1979, ce n'est pas le déferlement de la poudrerie sur les rues de Montréal qui a forcé le Collège à fermer ses portes mais... un mur.

L'histoire débute dans le cadre d'un cours de Techniques de génie civil. Toutes les années, le professeur, Laurent Labonté, faisait faire des exercices d'arpentage par ses élèves. À l'hiver 1979, quelle ne fut pas sa surprise de constater que non seulement les données colligées par ses étudiantes et ses étudiants avaient changé significativement de 1976 à 1979, mais aussi qu'elles démontraient que la communauté collégiale était en danger! Les données recueillies démontraient que le mur de soutènement du Mont St-Louis avait bougé beaucoup et qu'il risquait de s'effondrer d'un jour à l'autre. Rappelons qu'à l'époque, le Mont St-Louis (situé à l'arrière du Collège) n'était pas encore converti en condos.

Cette constatation a conduit le SPCVM et les autres syndicats du Collège à adopter dans les assemblées générales, une proposition d'évacuation du cégep pour raison de santé et sécurité au travail. Le retour en classe s'est effectué près de deux semaines plus tard. Bien entendu, ce retour a été précédé d'une autre assemblée où devait se prendre une décision à la lumière des rapports d'expertise commandés par le Collège. Le retour dans les locaux du Collège était assujéti, entre autres, aux conditions suivantes : la direction devait fournir les expertises et les preuves techniques que les travaux effectués garantissaient la sécurité de tous et de toutes; on demandait aussi à la direction d'accorder le plein salaire garanti à tous et à toutes, syndiqués ou non; d'autres demandes ont été faites à l'effet de garantir le maintien des emplois advenant une baisse des effectifs étudiants, de relocaliser rapidement les classes si l'évacuation se prolongeait, et de consulter toutes les parties concernées pour toute modification du calendrier scolaire. Les travaux ont duré plusieurs mois, mais après la démolition du mur, il n'y avait plus de risque pour la santé et sécurité.

**Jean Bélanger
Danyelle Pagé**

Le grand dérangement

Créé à la fin des années soixante sous le nom de Cégep du Centre-Ville, le Cégep du Vieux Montréal (sans trait d'union!) est issu de la fusion de différents collèges et de plusieurs écoles (Institut des Arts Appliqués — IAA—, Institut Technique de Montréal — ITM ou MIT, selon la langue... —, écoles des infirmières des hôpitaux Notre-Dame, Saint-Luc et Hôtel-Dieu, collèges Mont Saint-Louis et Sainte-Marie, École Normale Jacques-Cartier, etc.). Ainsi, pendant les dix premières années de son existence, le Cégep du Vieux Montréal a utilisé les locaux de plusieurs de ces anciennes institutions comme autant de pavillons pour la prestation des cours, des laboratoires, etc. Et chacun d'entre eux avait conservé son caractère propre. Inutile de dire que les déplacements des professeurs entre les pavillons prenaient parfois plus que les cinq petites minutes prévues à l'horaire comme battement entre deux périodes de cours... Finalement, la décision de regrouper dans un seul édifice toutes ces écoles (dont plusieurs avaient déjà changé de nom : Siège social,

pavillons Marie-Victorin et Athanase-David, etc.) a été prise au début des années 1970. La direction d'alors annonce, à la stupéfaction générale des enseignants, que le nouveau campus sera construit selon le modèle architectural de... la Plaza Alexis-Nihon!!! (d'où l'idée que ce cégep pourrait, advenant la nécessité d'une fermeture, être rapidement transformé en un centre d'achat idéal!) On prévoit que le nouvel édifice sera prêt pour la rentrée scolaire de 1976 et que le slogan guidant la construction de celui-ci sera : « Nouveau campus, nouvelle pédagogie »! Cette notion de « nouvelle pédagogie » se justifie par le « révolutionnaire » concept de l'aménagement des classes à aires ouvertes!

Il semble que plusieurs administrateurs de l'époque aient fait, préalablement à la prise de cette décision, des voyages aux États-Unis pour visiter des campus organisés selon ce concept et qu'ils soient revenus tout à fait enchantés de leur séjour... Mais, bien sûr, aucun enseignant ne les a accompagnés...

Pendant la durée de la construction, des professeurs qui enseignaient dans le pavillon Marie-Victorin et qui surveillaient la progression des travaux rêvaient avec un certain scepticisme de ce merveilleux nouveau campus, tout moderne, aéré, éclairé (comme les édifices récents le sont), plein de nouveaux outils et de matériel pédagogique de pointe. En août 1976, il a fallu retarder le début de la session parce que le campus n'était pas prêt. Le déménagement (ou « grand dérangement ») nous réservait des surprises de taille.



Selon le principe des aires ouvertes, les classes théoriques étaient regroupées autour d'un pivot central ou d'une colonne. Les « classes » étaient séparées les unes des autres par des cloisons, un peu comme celles utilisées actuellement dans les bureaux des professeurs, mais un peu plus hautes, laissant des espaces ouverts d'environ 1 pied à terre et 3 pieds au plafond. Ces cloisons, fixées à des tuyaux d'un « beau brun » et reliées les unes aux autres par des attaches en métal, étaient recouvertes de tissu ocre, orange ou même rouge. Dans ces classes, il pouvait y avoir des colonnettes en aluminium (pour amener l'électricité) ou même des colonnes devant les tableaux ou entre les étudiants et le professeur, créant ainsi un obstacle devant le tableau. Il n'y avait pas de portes, mais des entrées en chicane (comme celles des toilettes actuelles).

Ces aménagements sans murs et sans portes ont posé des difficultés majeures dans tous les programmes. Par exemple, les cours de dessin avec modèle nu : les modèles ont refusé de poser dans des locaux à aires ouvertes, parce qu'en plus de ne pas avoir de portes, les espaces entre les panneaux permettaient de voir dans les classes. Jean Bélanger : « Je donnais un cours complémentaire de *Chanson contemporaine* ; j'apporte donc, pour mon premier cours, mon disque de Charles Trenet et je fais jouer, comme d'habitude en début de

session, la chanson : *Je chante*. Il y eut un silence total instantané sur l'étage! » Danyelle Pagé : « Je dispensais un cours de comptabilité I et mes étudiants faisaient l'examen intra. Dans le local d'à côté, Michel Laflamme qui dispensait le même cours faisait, au même moment, la révision préparatoire pour ce même examen! » Si vous aviez autour de vous des professeurs ayant une voix forte (et il fallait en avoir une pour enterrer le bruit environnant), les étudiants (de même que les professeurs) ne pouvaient se concentrer. C'était une agression sonore hors du commun.

Autres problèmes : certaines classes étaient tellement exiguës qu'il était impossible d'utiliser les outils nécessaires : par exemple, dans les classes de dessin, il fallait ou bien enlever les chevalets pour avoir de la place pour les élèves ou avoir des chevalets, mais pas d'élèves. Dans d'autres classes, il n'y avait aucun endroit pour afficher certains outils pédagogiques : cartes en géographie, plans et aménagement dans les locaux d'architecture et de design. Au Tritorium (l'amphithéâtre ainsi nommé par une firme engagée spécialement pour en trouver le nom, parce qu'il était composé de trois parties qui pouvaient être fermées), il y avait les cours de théâtre. Des cloisons mobiles permettaient de diviser la scène en plusieurs salles de cours! C'était froid et tout à fait impraticable à cause du bruit.

On avait aussi prévu un système sonore : un bruit de fond (« *white noise* ») qui ne devait être ni musique ni bruit reconnaissable, pour enterrer le bruit fait par les autres classes. Quelqu'un avait, à l'époque, comparé le bruit à celui qu'on entend dans une toilette de Boeing 747 en plein vol... Selon les concepteurs, ce bruit de fond isolait chaque classe du bruit des classes voisines : voix des professeurs, voix des étudiants au moment des pauses (à l'époque, il était permis de fumer dans les classes et dans les couloirs du cégep; alors, les étudiants s'agglutinaient autour des « entrées » de classe).

Les tables trapézoïdales pour les élèves n'étaient pas très géniales : deux étudiants devaient y prendre place, tassés et inconfortables, côte à côte, les pieds emmêlés entre les barreaux des tables et des chaises. Pour les examens : pas de problèmes disait la direction : « Qu'ils placent un sac d'école entre eux! »

Ces aménagements ont créé de véritables labyrinthes. Imaginez un étage complet, avec des regroupements de locaux en série de trois, quatre ou cinq, et des corridors qui en font le tour, le tout conjugué avec une numérotation qui ne relevait pas d'une organisation particulièrement précise. Il y avait donc toujours des

étudiants qui cherchaient leur local de cours et d'autres qui cherchaient à sortir du labyrinthe!

Dans les quelques salles de classe fermées, qui avaient été prévues pour des activités particulières, par exemple la présentation de vidéos, l'espace n'était pas suffisamment grand pour installer les projecteurs, le professeur et les étudiants.

Pour réduire la poussière, on a pensé utiliser des tableaux blancs. Il fallait donc se procurer des crayons à encre noire effaçable, très coûteux à l'époque, fragiles et d'une durabilité extrêmement brève... On a eu bien vite l'impression qu'il y avait un rationnement des crayons. À la suite de protestations, ces tableaux ont été progressivement remplacés par des tableaux traditionnels, laissant la poussière de craie dans les tapis...

Les espaces communs ne sont pas en reste. L'agression sonore vécue dans les classes était précédée par l'agression visuelle vécue pour s'y rendre! En effet, d'abord, il y avait du tapis dans tous les corridors du cégep (imaginez : on fumait aussi alors dans les édifices, dans les classes, partout), dans les salles de classe et dans les laboratoires, dans la bibliothèque, sur tous les planchers, jusque dans les laboratoires de mécanique. En hiver, c'était encore pire : avec la gadoue, partout, en tout temps, et les cigarettes non éteintes, jetées par terre, qui faisaient des cernes de brûlures sur les tapis! Il n'a fallu que quelques semaines pour que tout l'environnement soit parfaitement « dégueulasse » : saletés, trous de cigarettes, champignons, acariens et Dieu sait quoi d'autre!

En plus des tapis sur le sol, il y avait la fameuse « moumoute » verte! Qu'est-ce que c'est, direz-vous, que la « moumoute »? C'était en quelque sorte du tapis « vert fluo », à poil plus long, qui était installé sur les murs (oui, oui, sur les murs, sans blague!) dans les aires communes pour, dit-on, assourdir le bruit. Il y en avait sur toutes les surfaces entourant les escaliers mobiles, dans certains corridors, à la cafétéria, un peu partout. C'était une agression visuelle incomparable.

Bref, cette aventure du déménagement a été bien pénible. Il a fallu, pendant des années, tout reconstruire de l'intérieur, agrandir sur le toit, etc. Le plan directeur de réaménagement a certainement pris plus de dix ans à être réalisé et à un coût qui a probablement dépassé le coût de la construction initiale elle-même... Ce compte-rendu n'aborde même pas la question de la qualité de l'air. En effet, la ventilation originale, prévue pour des étages complets à aires ouvertes, sera nettement déficiente après les réaménagements. Mais, cette saga de la qualité de l'air méritera un article complet.

Que conclure sinon que ce projet de « nouveau campus » a été conçu par des administrateurs incompetents qui n'ont pas voulu consulter les principaux intéressés quand il s'agit d'enseignement et de pédagogie : les enseignants! Il y a eu aussi, à l'époque, des interrogations sur de possibles liens entre les membres de la direction du collège et certaines firmes d'ingénieurs qui ont obtenu des contrats lors de la construction...

**Jean Bélanger
Danyelle Pagé**



Merci à tous nos rédacteurs : Suzanne Beauchemin, Luc Bédard, Micheline Greffe, Sophie Guillemette, Suzanne Pitre, Geneviève Villemure..

**Merci aux collaborateurs photo :
Martin Godon et Marcelle Allard**

Syndicat des professeurs du Cégep du Vieux
Montréal

255, rue Ontario Est, bureau 3.04, Montréal, QC
H2X 1X6

Téléphone : 514-843-8884; 514-982-3437 postes
2086 ou 2087; Télécopieur : 514-843-8552

Adresse de courriel : info@spcvm.org